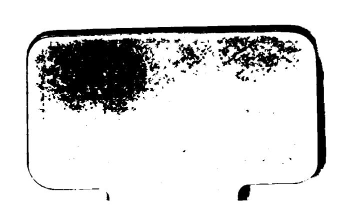

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

PETITES MISÈRES

DE LA

VIE CONJUGALE

PAR

H. DE BALZAC.

III

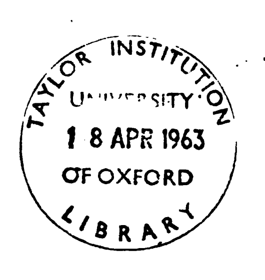
PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,

33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1846



LES RÉVÉLATIONS BRUTALES.

PREMIER GENRE.

Caroline adore Adolphe,
Elle le trouve bien,
Elle le trouve superbe, surtout en garde national.

Elle tressaille quand une sentinelle lui porte les armes.

Elle le trouve moulé comme un modèle,

Elle lui trouve de l'esprit,

Tout ce qu'il fait est bien fait,

Personne n'a plus de goût qu'Adolphe,

Enfin, elle est folle d'Adolphe.

C'est le vieux mythe du bandeau de l'amour qui se blanchit tous les dix ans et que les mœurs rebrodent, mais qui depuis la Grèce est toujours le même.

Caroline est au bal, elle cause avec une de ses amies.

Un homme connu par sa rondeur, et qu'elle doit connaître plus tard, mais

qu'elle voit alors pour la première fois, monsieur Foullepointe, est venu parler à l'amie de Caroline.

Selon l'usage du monde, Caroline écoute cette conversation, sans y prendre part.

— Dites-moi donc, madame, demande monsieur Foullepointe, quel est ce monsieur si drôle qui vient de parler cour d'assises devant monsieur un tel dont l'acquittement a fait tant de bruit; qui patauge, comme un bœuf dans un marais, à travers les situations critiques de chacun.

Madame une telle a fondu en larmes parce qu'il a raconté la mort d'un pe-

tit enfant devant elle, qui vient d'en perdre un il y a deux mois...

— Qui donc?

— Ce gros monsieur, habillé comme un garçon de café, frisé comme un apprenti coiffeur... tenez, celui qui tâche de faire l'aimable avec madame de Fischtaminel...

— Taisez-vous donc, dit à voix basse la dame effrayée, c'est le mari de la petite dame à côté de moi!

— C'est monsieur votre mari? dit monsieur Foullepointe, j'en suis ravi, madame, il est charmant, il a de l'entrain, de la gaîté, de l'esprit, je vais m'empresser de faire sa connaissance.

Et Foullepointe exécute sa retraite

en laissant dans l'âme de Caroline un soupçon envenimé sur la question de savoir *si son mari est aussi bien qu'elle le croit.*

SECOND GENRE.

Caroline, ennuyée de la réputation de madame la baronne Schinner à qui l'on prête des talents épistolaires, et qualifiée de *la Sévigné du billet*, de madame de Fischtaminel qui s'est permis d'écrire un petit livre grand in-32, sur l'éducation des jeunes personnes, dans lequel elle a bravement réimprimé Fénélon moins le style, Caroline

travaille pendant six mois une nouvelle à dix piques au-dessous de Berquin, d'une moralité nauséabonde et d'un style épinglé.

Après des intrigues comme les femmes savent les ourdir dans un intérêt d'amour-propre, et dont la tenacité, la perfection feraient croire qu'elles ont un troisième sexe dans la tête, cette nouvelle, intitulée : LE MÉLILOT, paraît en trois feuilletons dans un grand journal quotidien, elle est signé SAMUEL CRUX.

Quand Adolphe prend son journal, à déjeuner, le cœur de Caroline lui bat jusque dans la gorge; elle rougit, pâ-

lit, détourne les yeux, regarde la corniche.

Dès que les yeux d'Adolphe s'abaissent sur le feuilleton, elle n'y tient plus : elle se lève, elle disparaît, elle revient, elle a puissé de l'audace on ne sait où.

— Y a-t-il un feuilleton, ce matin ? demande-t-elle d'un air qu'elle croit indifférent et qui troublerait un mari encore jaloux de sa femme.

—Oui ! d'un débutant, Samuel Crux. Oh ! c'est un pseudonyme.

Ah ! le malheureux, il a bien fait de cacher son nom.

Cette nouvelle est d'une platitude à désespérer les punaises, si elles pou-

vaient lire... et d'une vulgarité !.. c'est pâteux ; mais c'est...

Caroline respire.

— C'est, dit-elle.

— C'est incompréhensible ! reprend Adolphe.

On aura payé quelque chose comme cinq ou six cents francs à Chodoreille pour insérer cela..... ou c'est l'œuvre d'un bas-bleu du grand monde qui a promis à madame Chodoreille de la recevoir, ou peut-être est-ce l'œuvre d'une femme à laquelle s'intéresse le gérant... une pareille stupidité ne peut s'expliquer que comme cela...

Figure-toi, Caroline, qu'il s'agit d'une petite fleur cueillie au coin d'un bois

dans une promenade sentimentale, et qu'un monsieur de Jean Werther avait juré de garder, qu'il fait encadrer, et qu'on lui redemande onze ans après... (il aura sans doute déménagé trois fois, le malheureux). C'est d'un neuf qui date de Sterne, de Geffner.

Ce qui me fait croire que c'est d'une femme, c'est que leur première idée littéraire à toutes, consiste toujours à se venger de quelqu'un.

Adolphe pourrait continuer à déchirer LE MÉLILOT, Caroline a des tintements de cloche dans les oreilles, elle est dans la situation d'une femme qui s'est jetée par-dessus le pont des Arts, et qui cher-

che son chemin à dix pieds au-dessous du niveau de la Seine.

AUTRE GENRE.

Caroline a fini par découvrir, dans ses paroximes de jalousie, une cachette d'Adolphe qui, se défiant de sa femme et sachant qu'elle décachète ses lettres, qu'elle fouille ses tiroirs, a voulu pouvoir sauver des doigts crochus de la police conjugale sa correspondance avec Hector.

Hector est un ami de collége, marié dans la Loire-Inférieure.

Adolphe soulève le tapis de sa table à écrire, tapis dont la bordure est faite au petit point par Caroline, et dont le fond est en velours bleu, noir ou rouge, la couleur est, comme vous le verrez, parfaitement indifférente, et il glisse ses lettres à madame de Fistchtaminel, à son camarade Hector, entre la table et le tapis.

Or, l'épaisseur d'une feuille de papier est peu de chose, le velours est une étoffe bien moelleuse, bien discrète... Eh bien, ces précautions sont inutiles.

A diable mâle, diable femelle, l'enfer en a de tous les genres.

Caroline a pour elle Méphistophélès, ce démon qui fait jaillir du feu de toute

les tables, qui, de son doigt plein d'ironie, indique le gisement des clés, le secret des secrets!

Caroline a reconnu l'épaisseur d'une feuille de papier à lettre entre ce velours et cette table, elle tombe sur une lettre à Hector au lieu de tomber sur une lettre à madame de Fistchtaminel, qui prend les eaux de Plombières, et elle lit ceci :

» Mon cher Hector,

» Je te plains, mais tu agis sagement
» en me confiant les difficultés dans les-
» quelles tu t'es mis à plaisir.

» Tu n'as pas su voir la différence qui

» distingue la femme de province de la
» Parisienne.

» En province, mon cher, vous êtes
» toujours face à face avec votre femme
» et, par l'ennui qui vous talonne, vous
» vous jetez à corps perdu dans le bon-
» heur. C'est une grande faute.

» Tu vas voir pourcuoi, laisse-moi
» prendre, à cause de ta femme, la voie
» la plus courte, la parabole.

» Je me souviens d'avoir fait un voyage
» en coucou de Paris à Ville-Parisis :
» distance, sept lieues ; voiture très-lour-
» de, cheval boîteux ; cocher, enfant de
» onze ans.

» J'étais dans cette boîte mal close
» avec un vieux soldat.

» Rien ne m'amuse plus que de sou-
» tirer à chacun, a l'aide de ce foret
» nommé l'interrogation, et de recevoir
» au moyen d'un air attentif et jubilant
» la somme d'instruction, d'anecdotes,
» de savoir ce dont il désire se débar-
» rasser ; et chacun a la sienne, le paysan
» comme le banquier, le capoaal comme
» le maréchal de France.

» J'ai remarqué combien ces tonneaux
» pleins d'esprit sont disposés à se vider
» quand ils sont charriés par des dili-
» gences ou des coucous.

» A la manière dont la sortie de Pa-
» ris s'exécuta, nous allions être sept
» heures en route, je fis donc causer ce
» caporal pour me divertir.

» Il ne savait ni lire ni écrire, tout
» était inédit.

» Eh bien! la route me sembla courte.

» Le caporal avait fait toutes les cam-
» pagnes, il me raconta des faits inouïs
» dont ne s'occupent jamais les historiens.

» Oh! mon cher Hector, combien la
» pratique l'emporte sur la théorie!

» Entre autres choses, et sur une de
» mes questions relatives à la pauvre in-
» fanterie, dont le courage consiste à
» marcher, il me dit ceci que je te dé-
» gage de toute circonlocution.

» — Monsieur, me dit-il, quand il
» m'amenait des Parisiens à notre 4e,
» que Napoléon surnommé *le Terrile*
» (je vous parle des premiers temps de

» l'Empereur, où l'infanterie avait des
» jambes d'acier, et il en fallait), j'avais
» une manière de connaître ceux qui
» resteraient dans le 45e..... . Ceux-là
» marchaient sans aucune hâte, ils vous
» faisaient leurs petites six lieues par
» jour, ni plus ni moins, et ils arri-
» vaient à l'étape prêts à recommencer
» le lendemain.

» Les crânes qui faisaient dix lieues,
» qui voulaient courir à la victoire, ils
» restaient à l'hôpital à mi-route.

» Ce brave caporal parlait là mariage
» en croyant parler guerre, et tu te
» trouves à l'hôpital à mi-chemin, mon
» cher Hector.

» Souviens-toi des doléances de ma-

» dame de Sévigné comptant cent mille
» écus à monsieur de Grignan pour l'en-
» gager à épouser une des plus jolies
» personnes de France !

» — Mais, se dit-elle, il devra l'épou-
» ser pour les jours, cent mille écus, ce
» n'est pas trop !

» Eh bien ! n'est-ce pas à faire trem-
» bler les plus courageux.

» Mon cher camarade, le bonheur
» conjugal est fondé comme celui des
» peuples, sur l'ignorance, c'est une fé-
» licité pleine de conditions négatives.

» Si je suis heureux avec ma petite
» Caroline, c'est par la plus stricte ob-
» servance de ce principe salutaire sur

» lequel a tant insisté la *Physiologie du*
» *Mariage*.

» J'ai résolu de conduire ma femme
» par des chemins tracés dans la neige
» jusqu'au jour heureux où l'infidélité
» deviendra très-difficile.

» Dans la situation où tu t'es mis, et
» qui ressemble à celle de Duprez quand,
» dès son début à Paris, il s'est avisé de
» chanter à pleins poumons, au lieu d'i-
» miter Nourrit qui donnait sa voix de
» tête, voici, je crois, la marche à tenir
» pour... »

La lettre en était restée là, Caroline la replace en songeant à faire expier à

son cher Adolphe son obéissance aux exécrables préceptes de la *Physiologie du Mariage.*



HUMILIATIONS.

A la gloire des femmes, elles tiennent encore à leurs maris, quand leurs maris ne tiennent plus à elles, non-seulement parce qu'il existe socialement parlant plus de liens entre une femme

mariée et un homme, qu'entre cet homme et sa femme; mais encore, parce que la femme a plus de délicatesse que l'homme, la grande question conjugale mise à part, bien entendu.

AXIOME.

Dans un mari, il n'y a qu'un homme, dans une femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme.

Une femme mariée a de la sensibilité pour quatre, et pour cinq même, si l'on y regarde bien.

Or, il n'est pas inutile de faire obser-

ver ici que, pour les femmes, l'amour est une absolution : l'homme qui aime peut bien commettre des crimes, il est toujours blanc comme neige aux yeux de celle qui l'aime.

Quant à la femme mariée, aimée ou non, elle sent si bien que l'honneur, la considération de son mari sont la fortune de ses enfants, qu'elle agit comme la femme qui aime, tant l'intérêt social est violent.

Ce sentiment profond engendre pour quelque Caroline des petites misères qui, par malheur pour ce livre, ont un côté triste.

Adolphe s'est compromis.

N'énumérons pas toutes les manières

de se compromettre, ce serait tomber dans des personnalités.

Ne prenons pour exemple que, de toutes les fautes sociales, celles que notre époque excuse, admet, comprend et commet le plus souvent *le vol* honnête, la conclusion bien déguisée, une tromperie excusable quand elle a réussi, comme de s'entendre avec qui de droit pour vendre sa propriété le plus cher possible à une ville, à un département, etc.

Ainsi dans une faillite, pour se couvrir (ceci veut dire récupérer sa créance) Adolphe a trempé dans des actes illicites qui peuvent mener un homme en cour d'assises.

On ne sait même pas si le hardi créancier ne sera pas considéré comme complice.

Remarquez que, dans toutes les faillites, pour les maisons les plus honorables, *se couvrir* est regardé comme le plus saint des devoirs; mais il s'agit de ne pas laisser trop voir *la couverture.*

Adolphe embarrassé, car son conseil lui a dit de ne paraître en rien, a recours à Caroline; il lui fait la leçon, il l'endoctrine, il lui apprend le Code, il veille à sa toilette, il l'équipe comme un brick envoyé en course, et il l'expédie chez un juge, chez un syndic.

Le juge est un homme en apparence sévère, qui cache un libertin; il garde

son sérieux en voyant entrer une jolie femme, et il dit des choses excessivement amères sur Adolphe.

— Je vous plains, madame, vous appartenez à un homme qui peut vous attirer bien des désagréments; encore quelques affaires de ce genre et il sera tout-à-fait déconsidéré.

Avez-vous des enfants? pardonnez-moi cette question, vous êtes si jeune qu'il est bien naturel...

Et le juge s'avance vers Caroline.

— Oui, monsieur.

— Oh! bon Dieu! quel avenir!

Ma première pensée était pour la femme, mais maintenant, je vous plains doublement, je songe à la mère...

Ah! combien vous avez dû souffrir en venant ici... Pauvres, pauvres femmes!...

Ce que vous me demandez est une forfaiture, je suis magistrat avant d'être homme...

— Ah! monsieur, soyez homme seulement...

— Savez-vous bien ce que vous dites? ma belle dame...

Là, le magistrat consulaire prend en tremblant la main de Caroline.

Caroline, en songeant qu'il s'agit de l'honneur de son mari, de ses enfants, se dit elle-même que ce n'est pas le cas de faire la prude, elle laisse prendre sa main elle résiste assez pour que le ga-

lant vieillard (c'était heureusement un vieillard) y trouve une faveur.

— Allons ! allons! belle dame, ne pleurez pas, reprend le magistrat, je serais au désespoir de faire couler les larmes d'une si jolie personne, nous verrons, vous viendrez demain soir m'expliquer l'affaire, il faut voir toutes les pièces; nous les compulserons ensemble...

— Monsieur...

— Mais il le faut...

— Monsieur...

— N'ayez pas peur, belle dame, un juge est homme quelquefois.

— Mais, Monsieur...

— Soyez tranquille, et ce grand dé-

lit nous tâcherons de le changer en peccadille.

Et il reconduit Caroline atterrée d'un rendez-vous ainsi proposé.

Le syndic est un jeune homme gaillard, qui reçoit madame Adolphe en souriant, il sourit à tout, et il la prend par la taille en souriant avec une habileté de séducteur qui ne permet pas à Caroline de se révolter, d'autant plus qu'elle se dit : « Adolphe m'a bien recommandé de ne pas irriter le syndic. »

Néanmoins Caroline, ne fût-ce que dans l'intérêt du syndic, se dégage et et lui dit :

— Monsieur !... qu'elle a répété trois fois au juge.

Ne m'en voulez pas, vous êtes irrésistible, vous êtes un ange et votre mari est un monstre, car dans quelle intention envoie-t-il une sirène à un jeune homme qu'il sait inflammable ?

— Monsieur, mon mari n'a pu venir lui-même, il est au lit, bien souffrant, et vous l'avez menacé d'une si terrible façon, que l'urgence...

— Il n'a donc pas d'avoué, d'agréé...

Caroline est épouvantée de cette observation qui dévoile une profonde scélératesse chez Adolphe.

— Il a pensé, monsieur, que vous auriez des égards pour une mère de famille, pour des enfants...

— Ta, ta, ta, répond le syndic.

Vous êtes venu pour attenter à mon indépendance, à ma conscience, vous voulez que je vous livre les créanciers, eh bien, je fais plus, je vous livre mon cœur, ma fortune; il veut sauver son honneur, votre mari: moi je vous donne le mien.

— Monsieur, dit-elle en essayant de relever le syndic, qui s'est mis à ses pieds, vous m'épouvantez!

Elle joue la femme effrayée et gagne la porte, en sortant de cette situation délicate, comme savent en sortir les femmes, en ne compromettant rien.

— Je reviendrai, dit-elle en souriant, quand vous serez plus sage...

— Vous me laissez ainsi..... prenez

garde ! votre mari pourra bien s'asseoir sur les bancs de la Cour d'assises, il est le complice d'une banqueroute frauduleuse, et nous savons de lui bien des choses qui ne sont pas honorables, ce n'est pas sa première incartade, il a fait des affaires un peu sales, des tripotages indignes, vous ménagez bien l'honneur d'un homme qui se moque de son honneur comme du vôtre.

Caroline, effrayée de ces paroles, lâche la porte, la referme et revient.

— Que voulez-vous dire, monsieur? dit-elle furieuse de cette brutale bordée.

— Eh bien ! l'affaire...

— Chaumontel?

— Non, cette spéculation sur les maisons qu'il faisait bâtir par des gens insolvables.

Caroline se rappelle l'affaire entreprise par Adolphe (voy. JÉSUITISME DES FEMMES) pour doubler ses revenus ; elle tremble, le syndic a pour lui la curiosité.

— Asseyez-vous donc là, venez, à cette distance je serai sage, mais je pourrai vous regarder...

Et il raconte longuement cette conception due à Du Tillet le banquier, en s'interrompant pour dire :

— Oh ! quel joli pied, petit, menu..

MADAME seule a le pied aussi petit que cela... *Du Tillet donc transigea...*

— Et quelle oreille... vous a-t-on dit que vous aviez l'oreille délicieuse?...

— *Et du Tillet eut raison, car il y avait déjà jugement.*

— J'aime les petites oreilles... laissez-moi faire mouler la vôtre et je ferai tout ce que vous voudrez.

— *Du Tillet profita de cela pour faire tout supporter à votre imbécile de mari...*

— Oh! la jolie étoffe, vous êtes divinement mise...

— Nous en étions, monsieur?...

— Est-ce que je sais ce que je dis en admirant une tête raphaélesque comme la vôtre?..

Au vingt-septième éloge Caroline trouve de l'esprit au syndic, elle lui fait

un compliment et s'en va sans connaître à fond l'histoire de cette entreprise qui, dans le temps, a dévoré trois cent mille francs.

Cette petite misère a d'énormes variantes.

Exemple :

Adolphe est brave et susceptible, il est à la promenade aux Champs-Élysées, il y a foule, et dans cette foule certains jeunes gens sans délicatesse se permettent des plaisanteries à la Panurge, Caroline les souffre sans avoir l'air de s'en apercevoir pour éviter un duel à son mari.

Autre exemple :

Un enfant, du genre Terrible, dit devant le monde :

— Maman, est-ce que tu laisseras Justine me donner des gifles?...

— Non, certes...

— Pourquoi demandes-tu cela, mon petit homme? dit madame Foullepointe.

— C'est qu'elle vient de donner un fameux soufflet à papa...

Madame Foullepointe se met à rire, et Adolphe, qui pensait à faire la cour à madame Foullepointe, se voit plaisanté cruellement par elle après avoir eu (voir les DERNIÈRES QUERELLES) une première-dernière querelle avec Caroline.

Les femmes ne se font implacables que pour rendre leur pardon charmant, elles ont deviné Dieu.

— Nous avons à vivre en commun comme deux amis, dit Caroline en continuant.

Eh bien ! vivons comme deux amis, frères, deux camarades.

Je ne veux pas te rendre la vie insupportable, et je ne te parlerai jamais de ce qui vient de se passer...

Adolphe tend la main à Caroline, celle-ci prend la main, la lui sert à l'anglaise.

Adolphe remercie Caroline, entrevoit le bonheur : il s'est fait de sa femme

une sœur, et il croit redevenir garçon.

Le lendemain, Caroline se permet une allusion très-spirituelle (Adolphe ne peut pas s'empêcher d'en rire) à l'affaire Chaumontel.

Dans le monde, elle lance des généralités qui deviennent des particularités sur cette dernière querelle.

Au bout d'une quinzaine, il ne se passe pas de jour où Caroline n'ait rappelé la dernière querelle en disant :

C'était le jour où j'ai trouvé dans ta poche la facture Chaumontel ;

Ou :

— C'est depuis notre dernière querelle... ;

Ou :

— C'est le jour où j'ai vu clair dans la vie, etc.

Elle assassine Adolphe, elle le martyrise ! Dans le monde, elle dit des choses terribles.

— Nous sommes heureuses, ma chère, le jour où nous n'aimons plus, c'est alors que nous savons nous faire aimer...

Et elle regarde Ferdinand.

— Ah ! vous avez aussi votre affaire Chaumontel, dit elle à madame Foullepointe.

Enfin, la dernière querelle ne finit jamais.

LA DERNIÈRE QUERELLE.

Dans tous les ménages, maris et femmes entendent sonner une heure fatale.

C'est un vrai glas, la mort de la jalousie, une grande, une noble, une

charmante passion, le seul véritable symptôme de l'amour, s'il n'est pas toutefois *son double*.

Quand une femme n'est plus jalouse de son mari, tout est dit, elle ne l'aime plus.

Aussi, l'amour conjugal s'éteint-il dans la dernière querelle que fait une femme.

AXIOME.

Dès qu'une femme ne querelle plus son mari, le minotaure est assis dans un fauteuil au coin de la cheminée de la chambre à coucher, et il facasse avec le bout de sa canne ses bottes vernies.

Toutes les femmes doivent se rappeler leur dernière querelle, cette suprême petite misère qui souvent éclate à propos d'un rien, ou plus souvent encore à l'occasion d'un fait brutal, d'une preuve décisive.

Ce cruel adieu à la croyance, aux enfantillages de l'amour, à la vertu même, est en quelque sorte capricieux comme la vie.

Comme la vie, il n'est le même dans aucun ménage.

Ici peut-être l'auteur doit-il chercher toutes les variétés de querelles, s'il veut être exact.

Ainsi, Caroline aura découvert que la robe judiciaire du syndic de l'affaire Chaumontel cache une robe d'une étoffe infiniment moins rude, d'une couleur agréable, soyeuse; qu'enfin Chaumontel a des cheveux blonds et des yeux bleus.

Ou bien, Caroline, levée avant Adolphe, aura vu le paletot jeté sur un fauteuil à la renverse, et la ligne d'un petit papier parfumé, sortant de la poche de côté, l'aura frappée de son blanc, comme un rayon de soleil entrant par une fente de la fenêtre dans une chambre bien close.

Ou elle aura fait craquer ce petit

billet en serrant Adolphe dans ses bras et lui tâtant cette poche d'habit;

Ou elle aura été comme instruite par le parfum étranger qu'elle sentait depuis quelque temps sur Adolphe, et elle aura lu quelques lignes :

«*Heingra, séjé ce que tu veu dire* » *avaie Hipolité, vien è tu vaira si jeu* » *thême.* »

Ou ceci :

«Hier, mon ami, vous vous êtes fait » attendre, que sera-ce demain ? »

Ou ceci :

« Les femmes qui vous aiment, mon » cher monsieur, sont bien malheureuses » de vous tant haïr quand vous n'êtes » pas près d'elles; prenez garde, la haine

» qui dure pendant votre absence pour» rait empiéter sur les moments où l'on
» vous voit. »

Ou ceci :

« Faquin, que faisais-tu donc hier
» sur le boulevard avec une femme pen» due à ton bras?

» Si c'est ta femme, reçois mes com» pliments de condoléance sur tous ses
» charmes qui sont absnets, elle les a
» mis au Mont-de-piété sans doute, et
» la reconnaissance en est perdue. »

Quatre billets émanés de la grisette, de la dame, de la bourgeoise prétentieuse ou de l'actrice parmi lesquelles Adolphe a choisi *sa belle* (selon le vocabulaire Fischtaminel).

Ou bien Caroline, amenée voilée, par Ferdinand, au Ranelagh, a vu de ses yeux Adolphe se livrant avec fureur à la polka, tenant dans ses bras une des dames d'honneur de la reine Pomaré.

Ou bien Adolphe se sera pour la septième fois trompé de nom et aura, le matin en s'éveillant, appelé sa femme Juliette, Charlotte ou Lisa.

Ou bien un marchand de comestibles, un restaurateur envoie en l'absence de monsieur, des notes accusatrices, qui tombent entre les mains de Caroline.

PIÈCES DE L'AFFAIRE CHAUMONTEL.

A la Partie Fine.

DOIT A PERRAULT M. ADOLPHE.

Livré chez madame Schontz le 6 *janvier* 184 .

Un pâté de foie gras. . 22 fr. 50 c.

Six bouteilles de divers vins. 70

Fourni à l'hôtel du Congrès le 11 *février, n°* 21 :

Un déjeuner fin, prix convenu. . . . . 100 »

Total. 192 50

Caroline étudie les dates et retrouve dans sa mémoire des rendez-vous relatifs à l'affaire Chaumontel.

Adolphe avait désigné le jour des Rois pour une réunion où l'on devait enfin pour toucher la collocation de l'affaire Chaumontel.

Le 11 février il avait rendez-vous chez le notaire pour signer une quittance dans l'affaire Chaumontel.

Ou bien...

Mais vouloir formuler tous les hasards, c'est une entreprise de fou.

Chaque femme se rappellera comment le bandeau qu'elle avait sur les yeux est tombé, comment, après bien des doutes, des déchirements de cœur,

elle est arrivée à ne faire une querelle que pour clore le roman, pour mettre le signet au livre, stipuler son indépendance, ou commencer une nouvelle vie.

Quelques femmes sont assez heureuses pour avoir pris les devants, elles font cette querelle en manière de justification.

Les femmes nerveuses éclatent et se livrent à des violences.

Les femmes douces prennent un petit ton décidé.

Celles qui n'ont pas encore de vengeance prête, pleurent beaucoup.

Celles qui vous aiment pardonnent, elles conçoivent si bien, comme la fem-

me appelée ma Berline, que leur Adolphe soit aimé des Françaises, qu'elles sont heureuses de posséder légalement un homme dont raffolent toutes les femmes.

Certaines femmes à lèvres serrées comme des coffres-forts, à teint brouillés, à bras maigres, se font un malicieux plaisir de promener leur Adolphe dans les fanges du mensonge, dans les contradictions; elles le questionnent (voir *la Misère dans la misère* comme un magistrat qui questionne le criminel, en se réservant la jouissance fielleute d'aplatir ses dénégations par des preuves directes à un moment décisif.

Généralement, dans cette scène ca-

pitale de la vie conjugale ; le beau sexe est bourreau, là où, dans le cas contraire, l'homme est assassin.

Voici comment.

Cette dernière querelle (vous allez savoir pourquoi l'auteur l'a nommée *dernière*) se termine toujours par une promesse solennelle, sacrée, que font les femmes délicates, nobles, ou simplement spirituelles, c'est dire toutes les femmes, et que nous donnons sous sa plus belle forme.

— Assez, Adolphe ! nous ne nous aimons plus, tu m'as trahie, et je ne l'oublierai jamais.

On peut pardonner, mais oublier, c'est impossible.

LES MARRONS DU FEU.

On ne sait pas combien il y a de nuances dans le malheur, cela dépend des caractères, de la force des imaginations, de la puissance des nerfs.

S'il est impossible de saisir ces nuan-

ces si variables, on peut du moins indiquer les couleurs tranchées, les principaux accidents.

L'auteur a donc réservé cette petite misère pour la dernière, car c'est la seule qui soit comique dans le malheur.

L'auteur se hâte d'avoir épuisé les principales.

Aussi les femmes arrivées au port, à l'âge heureux de quarante ans, époque à laquelle elles échappent aux médisances, aux calomnies, aux soupçons, où leur liberté commence ; ces femmes lui rendront-elles justice en disant que dans cet ouvrage toutes les situations critiques d'un ménage se trouvent indiquéesou représentées.

Caroline a son affaire Chaumontel.

Elle sait susciter à son mari des sorties imprévues, elle a fini par s'entendre avec madame de Fischtaminel.

Dans tous les ménages, dans un temps donné, les madame de Fischtaminel deviennent la providence de Caroline.

Caroline câline madame de Fischtaminel avec autant de soin que l'armée d'Afrique choye Abd-el-Kader, elle lui porte la sollicitude qu'un médecin met à ne pas guérir un riche malade imaginaire.

A elles deux, Caroline et madame de Fistchtaminel inventent des occupations au cher Adolphe quand ni madame de

Fistchtaminel ni Caroline ne veulent de ce demi-dieu dans leurs pénates.

Madame de Fistchtaminel et Caroline, devenues par les soins de madame Foullepointe, les meilleures amies du monde, ont fini même par connaître et employer cette franc-maçonnerie féminine dont les rites ne s'apprennent dans aucune initiation.

Si Caroline écrit la veille à madame de Fistchtaminel ce petit billet.

« Mon ange, vous verrez vraisembla-
» blement demain Adolphe, et ne me le
» gardez pas trop longtemps, car je
» compte aller au bois avec lui sur les
» quatre heures; mais si vous teniez

» beaucoup à l'y conduire, je l'y repren-
» drai.

« Vous devriez bien m'apprendre vos
» secrets d'amuser ainsi les gens en-
» nuyés. »

Madame de Fischtaminel se dit :

— Bien ! j'aurai ce garçon-là sur les bras depuis midi jusqu'à cinq heures.

AXIOME.

Les hommes ne devinent pas toujours ce que signifie chez une femme une demande positive, mais une autre

femme ne s'y trompe jamais, elle fait le contraire.

Ces petits êtres-là, surtout les Parisiennes, sont les plus jolis joujoux que l'industrie sociale ait inventés, il manque un sens à ceux qui ne les adorent pas, qui n'éprouvent pas une constante jubilation à les voir arrangeant leurs piéges, comme elles arrangent leurs nattes, se créant des langues à part, construisant de leurs doigts frêles des machines à écraser les plus puissantes fortunes.

Un jour Caroline a pris les plus minutieuses précautions, elle a écrit la

veille à madame Foullepointe d'aller à Saint-Maur avec Adolphe pour examiner une propriété quelconque à vendre, Adolphe ira déjeuner chez elle.

Elle habille Adolphe, elle le lutine sur le soin qu'il met à sa toilette, et lui fait des questions saugrenues sur madame Foullepointe.

—Elle est gentille, et je la crois bien ennuyée de Charles, tu finiras par l'inscrire sur ton catalogue, vieux don Juan; mais tu n'auras plus besoin de l'affaire Chaumontel.

Monstre ! vois combien je suis gentille...

Dès que monsieur est parti, Caroline qui, la veille, a pris soin d'écrire à

Ferdinand de venir déjeuner, fait une toilette que, dans ce charmant dix-huitième siècle, si calomnié par les républicains, les humanitaires et les sots, les femmes de qualités nommaient leur habit de combat.

Caroline a tout prévu.

L'amour est le premier valet de chambre du monde.

Aussi la table est-elle mise avec une coquetterie diabolique.

C'est du linge blanc damassé, le petit déjeuner bleu, le vermeil, le pot au lait sculpté, des fleurs partout!

Si c'est en hiver, elle a trouvé des raisins, elle a fouillé la cave pour y décou-

vrir des bouteilles de vieux vins exquis.

Les petits pains viennent du boulanger le plus fameux.

Les mets succulents, le pâté de foie gras, toute cette victuaille élégante aurait fait hennir Grimod de La Reynière, ferait sourire un compteur, et dirait à un professeur de l'ancienne Université de quoi il s'agit.

— Tout est prêt.

Caroline, elle, est prête de la veille, elle comtemple son ouvrage, Justine soupire, et arrange les meubles.

Caroline ôte quelques feuilles jaunies aux fleurs des jardinières.

Une femme déguise alors ce qu'il faut appeler les piaffements du cœur

par ces occupations niaises où les doigts ont la puissance des tenailles, où les ongles roses brûlent, et où ce cri muet râpe le gosier :

— Il ne vient pas !...

Quel coup de poignard que ce mot de Justine :

— Madame, une lettre !

Une lettre au lieu d'un Ferdinand ! comment se décachète-t-elle ? que de siècles de vie épuisés en la dépliant ! Les femmes savent cela ! quant aux hommes, lorsqu'ils ont de ces rages, ils assassinent... leurs jabots.

— Justine, monsieur Ferdinand est malade !..., crie Caroline, envoyez chercher une voiture.

Au moment où Justine descend l'escalier, Adolphe monte.

— Pauvre madame ! se dit Justine, il n'y a sans doute plus besoin de voiture.

— Ah çà ! d'où viens-tu ? s'écrie Caroline en voyant Adolphe en extase devant ce déjeûner quasi voluptueux.

Adolphe, à qui sa femme ne sert plus depuis longtemps de festins si coquets, ne répond rien.

Il devine ce dont il s'agit en retrouvant écrits sur la nappe les charmantes idées que, soit madame de Fischtaminel, soit le syndic de l'affaire Chaumontel, lui dessinent sur d'autres tables non moins élégantes.

— Qui donc attends-tu ? dit-il en interrogeant à son tour.

— Et qui donc ? ce ne peut être que Ferdinand, répond Caroline.

— Et il se fait attendre...

— Il est malade, le pauvre garçon.

Une idée drolatique passe par la tête d'Adolphe, et il répond en clignant d'un œil seulement :

— Je viens de le voir...

— Où ?

— Devant le café de Paris avec des amis...

— Mais pourquoi reviens-tu ? répond Caroline, qui veut déguiser une rage homicide.

— Madame Foullepointe, que tu disais ennuyée de Charles, est depuis hier matin avec lui à Ville-d'Avray.

— Et monsieur Foullepointe?

— Il a fait un petit voyage d'agrément pour une nouvelle affaire Chaumontel, une jolie petite... difficulté qui lui est survenue; mais il en viendra sans doute à bout.

Adolphe s'est assis en disant :

— Ça se trouve bien, j'ai l'appétit de deux loups...

Caroline s'attable en examinant Adolphe à la dérobée, elle pleure en dedans; mais elle ne tarde pas à demander d'un son de voix qu'elle a pu rendre indifférent :

— Avec qui donc était Ferdinand?

— Avec des drôles qui lui font voir mauvaise compagnie. Ce jeune homme-là se gâte : il va chez madame Schontz, chez des Lorettes, tu devrais écrire à son oncle.

C'était sans doute quelque déjeuner provenu d'un pari fait chez mademoiselle Malaga...

Il regarde sournoisement Caroline qui baisse les yeux pour cacher ses larmes.

— Comme tu t'es faite jolie, ce matin, reprend Adolphe.

Ah ! tu es bien la femme de ton déjeuner... Ferdinand ne déjeunera certes pas si bien que moi... etc.

Adolphe manie si bien la plaisanterie qu'il inspire à sa femme l'idée de punir Ferdinand.

Adolphe, qui se donne pour avoir l'appétit de deux loups, fait oublier à Caroline qu'il y a pour elle une citadine à la porte.

La portière de Ferdinand arrive sur les deux heures, au moment où Adolphe dort sur un divan.

Cet Iris des garçons vient dire à Caroline que monsieur Ferdinand a bien besoin de quelqu'un.

— Il est ivre? demande Caroline furieuse.

— Il s'est battu ce matin, madame.

Caroline tombe évanouie, se relève

et court chez Ferdinand, en dévouant Adolphe aux dieux infernaux.

Quand les femmes sont les victimes de ces petites combinaisons, aussi spirituelles que les leurs, elles s'écrient alors :

—Les hommes sont d'affreux monstres!

ULTIMA RATIO.

Voici notre dernière observation.

Aussi bien, cet ouvrage commence-t-il à vous paraître fatigant, autant que le sujet lui-même, si vous êtes marié.

Cette œuvre, qui, selon l'auteur, est

à la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE ce que l'Histoire est à la Philosophie, ce qu'est le Fait à la Théorie, a eu sa logique, comme la vie prise en grand à la sienne, et voici quelle est cette logique fatale, terrible.

Au moment où s'arrête la première partie de ce livre plein de plaisanteries sérieuses, Adolphe est arrivé, vous avez dû vous apercevoir, à une indifférence complète en matière matrimoniale.

Il a lu JACQUES, ce livre si remarquable où George Sand conseille aux maris gênants de s'embarquer pour l'autre monde.

Il vient de lire LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE, où l'illustre auteur a commenté de la manière la plus vigoureuse le

vieux *Pater is est* de la vieille jurisprudence, en conseillant aux maris de bien vivre avec les pères de leurs enfants, de les choyer, de les adorer.

Adolphe a surtout beaucoup trop lu sa femme, et il déguise son indifférence sous ce mot profond : l'indulgence.

Il est indulgent pour Caroline, il ne voit plus en elle que la mère de ses enfants, un bon compagnon, un ami sûr, un frère.

Au moment où finissent ici les petites misères de la femme, Caroline, beaucoup plus habile, est arrivée à partager l'admiration de son mari pour Georges Sand; mais elle ne renonce pas à son cher Adolphe.

Il est dans la nature de la femme de ne rien abandonner de ses droits.

DIEU ET MON DROIT...... CONJUGAL ! est comme on sait la devise de l'Angleterre.

Les femmes ont un si grand amour de domination, qu'à ce sujet, nous raconterons une anecdote qui n'a pas dix ans.

C'est une très-jeune anecdote.

Un des grands dignitaires de la chambre des pairs avait une Caroline, légère comme presque toutes les Carolines.

Ce nom porte bonheur aux femmes.

Ce dignitaire, alors très-vieillard, était d'un côté de la cheminée et Caroline de l'autre.

Caroline atteignait à ce lustre pen-

dant lequel les femmes ne disent plus leur âge.

Un ami vint leur apprendre le mariage d'un général qui jadis avait été l'ami de leur maison.

Caroline entre dans un désespoir à larmes vraies, elle jette les hauts cris, elle rompt si bien la tête au grand dignitaire qu'il essaie de la consoler.

Au milieu de ses phrases, le comte s'échappe jusqu'à dire à sa femme :

— Enfin, que voulez-vous, ma chère, il ne pouvait cependant pas vous épouser !...

Toute la différence de la situation d'Adolphe et de Caroline existe donc en ceci : que si ce monsieur ne se soucie

plus de madame, elle conserve le droit de se soucier de monsieur.

Maintenant écoutons ce qu'on nomme le *qu'en dira-t-on ?* objet de la conclusion de cet ouvrage.

COMMENTAIRE OU L'ON EXPLIQUE LA FELICHITTA DES FINALES.

Qui n'a pas entendu dans sa vie un opéra italien quelconque?...

Vous avez dû, dès-lors, remarquer l'abus musical du mot *felichitta*, prodigué par le poète et par les Chœurs

à l'heure où tout le monde s'élance hors de sa loge, ou quitte sa stalle.

Affreuse image de la vie ! On en sort au moment où l'on entend *la felichitta.*

Avez-vous médité sur la profonde vérité qui règne dans ce *finale*, au moment où le musicien lance sa dernière note et l'auteur son dernier vers, où l'orchestre donne son dernier coup d'archet, sa dernière insufflation, où les chanteurs se disent :

« Allons souper ! »

Où les choristes se disent :

Quel bonheur, il ne pleut pas !...

Eh ! bien, dans tous les états de la vie, on arrive à un moment où la plai-

santerie est finie, où le tour est fait, où l'on peut prendre son parti, où chacun chante *la felichitta* de son côté.

Après avoir passé par tous les *duos*, les *solos*, les *strettes*, les *coda*, les morceaux d'ensemble, les *duettini*, les *nocturnes*, les phases que ces quelques scènes prises dans l'océan de la vie conjugale, vous indiquent, et qui sont des thèmes dont les variations auront été devinées par les gens d'esprit tout aussi bien que par les niais (en fait de souffrances, nous sommes tous égaux!) la plupart des ménages parisiens arrivent, dans un temps donné, au chœur final que voici :

L'ÉPOUSE *(à une jeune femme qui en est à l'été de la Saint-Martin conjugal).*

Ma chère, je suis la femme la plus heureuse de la terre.

Adolphe est bien le modèle des maris : bon, pas tracassier, complaisant.

N'est-ce pas, Ferdinand ?

(Caroline s'adresse au cousin d'Adolphe, jeune homme à jolie cravate, à cheveux luisants, à bottes vernies, habit de la coupe la plus élégante, chapeau à ressorts, gants de chevreau, gilet bien choisi, tout ce qu'il y a de mieux en moustaches, en favoris, en virgule à la Mazarin, et doué d'une

admiration profonde, muette, attentive pour Caroline.)

LE FERDINAND.

Adolphe est si heureux d'avoir une femme comme vous !

Que lui manque-t-il ?

Rien.

L'ÉPOUSE.

Dans les commencements, nous étions toujours à nous contrarier; mais maintenant nous nous entendons à merveille.

Adolphe ne fait plus que ce qui lui plaît, il ne se gêne point, je ne lui demande plus ni où il va ni ce qu'il a vu.

L'indulgence, ma chère amie, là est le grand secret du bonheur.

Vous en êtes encore aux petits taquinages, aux jalousies à faux, aux brouilles, aux coups d'épingles.
A quoi cela sert-il?

Notre vie, à nous autres femmes, est bien courte.

Qu'avons-nous? dix belles années; pourquoi les meubler d'ennui?

J'étais comme vous; mais un beau jour, j'ai connu madame Foullepointe, une femme charmante, qui m'a éclairé et m'a enseigné la manière de rendre un homme heureux.

Depuis, Adolphe a changé du tout au tout : il est devenu ravissant.

Il est le premier à me dire, avec inquiétude, avec effroi même, quand je vais au spectacle et que sept heures nous trouvent seuls ici :

— Ferdinand va venir te prendre, n'est-ce pas ?...

N'est-ce pas, Ferdinand ?

LE FERDINAND.

Nous sommes les meilleurs cousins du monde.

LA JEUNE AFFLIGÉE.

En viendrais-je donc là ?

LE FERDINAND.

Ah ! vous êtes bien jolie, madame, et rien ne vous sera plus facile.

L'ÉPOUSE (*irritée.*)

Eh ! bien, adieu, ma petite.

(*La jeune affligée sort.*)

Ferdinand, vous me paierez ce mot-là.

L'ÉPOUX (*sur le boulevard Italien.*)

Mon cher (*Il tient monsieur de Fischtaminel par le bouton du paletot*), vous en êtes encore à croire que le mariage est basé sur la passion.

Les femmes peuvent, à la rigueur, aimer un seul homme, mais nous autres!...

Mon Dieu ! la Société ne peut pas dompter la Nature.

Tenez, le mieux, en ménage, est d'a-

voir l'un pour l'autre une indulgence plénière, à la condition de garder les apparences.

Je suis le mari le plus heureux du monde.

Caroline est une amie dévouée, elle me sacrifierait tout, jusqu'à mon cousin Ferdinand s'il le fallait... oui, vous riez, elle est prête à tout faire pour moi.

Vous vous entortillez encore dans les ébouriffantes idées de dignité, d'honneur, de vertus, d'ordre social. La vie ne se recommence pas, il faut la bourrer de plaisir.

Voici deux ans qu'il ne s'est dit en-

tre Caroline et moi le moindre petit mot aigre.

J'ai dans Caroline un camarade avec qui je puis tout dire, et qui saurait me consoler dans les grandes circonstances.

Il n'y a pas entre nous la moindre tromperie, et nous savons à quoi nous en tenir.

Nos rapprochements sont des vengeances, comprenez-vous!

Nous avons ainsi changé nos devoirs en plaisirs.

Nous sommes souvent plus heureux alors que dans cette fadasse saison appelée la lune de miel.

Elle me dit quelquefois :

— Je suis grognon, laiss-emoi, va-t'en.

L'orage tombe sur mon cousin.

Caroline ne prend plus ses airs de victime, et dit du bien de moi à l'univers entier.

Enfin ! elle est heureuse de mes plaisirs.

Et, comme c'est une très-honnête femme, elle est de la plus grande délicatesse dans l'emploi de ma fortune.

Ma maison est bien tenue.

Ma femme me laisse la disposition de ma réserve sans aucun contrôle.

Et voilà.

Nous avons mis de l'huile dans les

rouages ; vous, vous y mettez des cailloux, mon cher Fischtaminel.

Il n'y a que deux partis à prendre : le couteau du More de Venise ou la bisaiguë de Joseph.

Le turban d'Othello, mon cher, est très-mal porté ; moi, je suis charpentier, en bon catholique.

CHŒUR (*dans un salon au milieu d'un bal.*)

Madame Caroline est une femme charmante !

UNE FEMME A TURBAN.

Oui, pleine de convenance, de dignité.

UNE FEMME QUI A SEPT ENFANTS.

Ah ! elle a su prendre son mari.

UN AMI DE FERDINAND

Mais elle aime beaucoup son mari. Adolphe est, d'ailleurs, un homme très-distingué, plein d'expérience.

UNE AMIE DE MADAME DE FISCHTAMINEL.

Il adore sa femme.

Chez eux, point de gêne, tout le monde s'y amuse.

MONSIEUR FOULLEPOINTE.

Oui, c'est une maison fort agréable.

UNE FEMME DONT ON DIT BEAUCOUP DE MAL.

Caroline est bonne, obligeante, elle ne dit du mal de personne.

UNE DANSEUSE *qui revient à sa place.*

Vous souvenez-vous comme elle était

ennuyeuse dans le temps où elle connaissait les Deschars.

MADAME FISCHTAMINEL.

Oh ! elle et son mari, deux fagots d'épines... des querelles continuelles. (*Madame Fistchtaminel s'en va.*)

UN ARTISTE.

Mais le sieur Deschars se dissipe, il dans les coulisses ; il paraît que madame Deschars a fini par lui vendre sa vertu trop cher.

UNE BOURGEOISE, *effrayée pour sa fille de la tournure que prend la conversation.*

Madame de Fischtaminel est charmante ce soir.

UNE FEMME DE QUARANTE ANS SANS EMPLOI.

Monsieur Adolphe a l'air aussi heureux que sa femme.

LA JEUNE PERSONNE.

Quel joli jeune homme que monsieur Ferdinand. (*Sa mère lui donne vivement un petit coup de pied.*)

UNE DAME TRÈS-DÉCOLLETÉE, *à une autre non moins décolletée.*

(*Sotto voce.*) Ma chère, tenez, la morale de tout cela, c'est qu'il n'y a d'heureux que les ménages à quatre.

L'EMPLOYÉ.

I.

Définition.

Qu'est-ce qu'un employé? A quel rang commence, où finit l'employé?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés com-

prendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre.

M. de Cormenin, que la Liste Civile bénisse! semble affirmer que le roi des Français est un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavé dans la rue par le Peuple, et à coups de vote par la Chambre.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes-champêtres et les douze cents francs du juge de paix.

Entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la Liste Civile.

Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une Société qui ne croît plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine.

M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit; mais très-mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait.

N'ont-ils pas prouvé que rien n'est plus incivil qu'une liste civile? Désormais les rois de France et de Navarre ne devront rien demander pour eux-mêmes à leurs sujets, il faut absolument leur donner des domaines et non des appointements.

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci :

Un homme qui pour vivre a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser.

La question n'est-elle pas soudainement illuminée? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place.

Évidemment le roi des Français ne peut pas être un employé comme le prétend implicitement l'illustre M. de Cormenin : il peut quitter le trône et se passer de la liste civile.

La déclaration publique de M. le maréchal Soult est assez inquiétante pour l'état politique des maréchaux de France ; mais le peu de dextérité de ce grand général à la tribune, ne permet pas d'insister sur ce point.

Évidemment encore, un soldat n'est pas un employé : il souhaite trop quitter sa place, il est trop peu en place, il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bureau est la coque de l'employé.

Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Ainsi le douanier est dans la matière bureaucratique, un être neutre.

Il est à moitié soldat, à moitié employé; il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières: ni tout-à-fait soldat, ni tout-à-fait employé.

Où cesse l'employé? Question grave!

Un préfet est-il un employé? Cette Physiologie ne le pense pas.

PREMIER AXIOME.

Où finit l'employé, commence l'homme d'état.

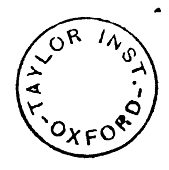
Cependant il y a peu d'hommes d'état parmi les préfets.

Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de l'ordre supérieur.

Il est entre l'homme d'état et l'em-

ployé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiome?



DEUXIÈME AXIOME.

Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés.

I[er] Corollaire. L'homme d'état se

déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

IIe Corollaire. Les Directeurs-Généraux peuvent être des hommes d'état.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : — C'est un bel état que d'être directeur-général !

Quatre directeurs-généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi l'employé finit inclusivement au chef de division.

Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé qui pouvait paraître indéfinissable est défini.

Être employé, c'est servir le gouvernement.

Or, tous ceux qui se servent du gouvernement, comme M. Thiers, par exemple, l'emploient au lieu d'être ses employés.

Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'état.

Dans l'intérêt de la langue française et de l'académie. nous ferons observer que si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate.

Les Bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir ! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, posons cet axiome.

TROISIÈME AXIOME.

A côté du besoin de définir, se trouve le danger de s'embrouiller.

II.

Utilité des employés démontrée.

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question, non moins politique : A quoi servent les employés ?

Car

Si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme.

Or, on ne tire rien de rien.

O ennemis de la bureaucratie! jusques à quand direz-vous ces phrases aussi vides de sens que peuvent l'être les employés eux-mêmes?

Quand vous rámassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur, mais le mécanicien se dit :

Sans ces brimborions, la machine n'irait pas.

Cette parabole tirée de l'Industrie,

pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'état modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul on doit se servir de chiffres pour calculer.

Calculons? Le chiffre est d'ailleurs la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile que les administrations s'appellent 1er mars, 29 octobre, 15 avril, etc.

Puis rien ne convaincra plus les *messes intelligentes* qu'un peu de chiffres.

Tout, disent nos hommes d'état, en

définitive , se résout par des chiffres. Chiffrons.

On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés : un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés.

La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse la plus méticuleuse, la plus écrivassière,

paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées présentes et futures.

Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance; puis la demande et la quittance sont enregistrées, vérifiées, par des gens à lunettes.

Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche.

Les employés qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choyent; au besoin, il les font

naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre !

On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colysée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles; acquits à caution, paiements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits.

Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des

Comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions.

Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.

O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais tromper? Ah! ouin! jamais.

Tu es bien du genre féminin.

Ainsi l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe a rendu le vol impossible.

En France la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable, dors en paix.

Si tu payais un franc de trop, le premier président Barthe, si faussement accusé de n'y pas voir clair, d'y voir même si peu qu'il ne se voit plus *carbonaro*, le verrait, te le renverrait, et tu le reverrais, ce franc! Je te le répète, dors en paix.

Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe, car se livre veut se donner un but d'utilité scientifique et mettre un grain de plomb dans ses dentelles.

Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement dans le gouf-

fre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de toute sa production, du capital, qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage*! Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appellé le *Coulage*.

Eh bien! la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent.

Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de *coulage*.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif, les chambres en sont alors complices, le gaspillage devient légal.

Le *coulage* consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre, sans la faire, à payer les dettes d'un état sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc.

Mais ce haut coulage ne regarde pas 'employ é.

Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'état.

L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanneton ne professe l'histoire naturelle ; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la Presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots:

La centralisation ! la bureaucratie !

Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès ; mais l'administration fran-

çaise est admirablement utile, elle soutient la papeterie.

Si comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut à toute heure, rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés.

Les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre.

Donc, vivent les Bureaux et leurs augustes rapports !

III.

Histoire philosophique et transcendante des employés.

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénis par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir!..

Si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes.

Si vous ne lui laisssez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault quelconque, un journal.

Si vous ne lui transmettez pas à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs sociales, ou si vous ne lui avez pas par hasard, donné du génie qui les remplace toutes.

Ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : — Il sera employé !

Oui, je le sais, un temps fut où rien

n'était plus séduisant que la carrière administrative.

Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *ad-*

mis dans les meilleures societés, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services.

En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies femmes ; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux.

Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger.

Car la protection.... Ah! diantre, ceci n'est pas du texte ordinaire.

QUATRIÈME AXIOME.

La protection est la preuve de la puissance.

Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans, et une plaçe élevée, être auditeur au conseil d'état ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille.

On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble.

Tout se faisait vite.

Il y avait tant d'hommes aux armées qu'il en manquait pour l'administration.

Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons.

Une armée de cousins, de neveux, d'arrière-germains, de parents à la mode de Bretagne déboucha de pro-

vince au faubourg Saint-Germain et tripla la masse des solliciteurs.

Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint.

Un ingénieux auteur publia : l'*Art de solliciter*, en même temps que l'*Art de payer ses dettes*.

On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes.

Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures.

Il fut alors défendu d'avoir plusieurs places.

Être employé semblait être le synonime de : toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose.

La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On inventa la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés : Personnel dans les budgets furent alors épluchés. On chipota les allocations.

Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel.

Le temps heureux, l'âge d'or napoléonien devint un rêve.

L'on ne travailla pas davantage, mais les places furent cruellement disputées ; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on paya certains services parlementaires.

On créa sur l'avancement dans les

bureaux des lois qui n'obligent que les employés.

Aujourd'hui les moindres places sont soumises à mille chances : il y a milles souverains.

Comptons ?

Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la chambre. En France, on aime les antinomies. (Joli axiome.)

Trois cents autres se trouvent au bout de la rue de Tournon.

La Cour des Tuileries, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de vo-

lonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque, ce qui ne veut pas dire que Louis-Philippe ait sept cents fois plus de volonté que Napoléon, mais sept cents fois moins de pouvoir en cet endroit.

Or, si vous songez, familles imprudentes, que la chambre des députés a quatre cents raisons de vous disputer une place, que la chambre des pairs en a trois cents autres et la Cour deux cent quatre-vingt-dix-neuf, vous graverez dans vos têtes ceci.

CINQUIÈME AXIOME.

Dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un, qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Enfin, familles honnêtes et fières,

consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que de même qu'il existe une Moyenne de traitement, il y a la Moyenne de l'avancement.

Cette fatale Moyenne résulte des tables de la loi, et des tables de mortalité combinées.

Or vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointement qu'à trente ans, et que pour en obtenir six mille à cinquante ans il faut être un génie administratif, le Chateaubriand des rap-

ports, le Mussset des circulaires, le Lamartine de mémoires, l'enfant sublime de la dépêche.

Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités, — vacciné, libéré du service militaire, — jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit

avoir gagné 10,000 livres de rentes, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal de commerce;

Un peintre avoir badigeonné un kilomètre de muraille à Versailles, être décoré de la Légion-d'Honneur, ou se poser en grand homme méconnu;

Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes, il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente l'Ordre de choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique;

Un publiciste a pris pour dix mille francs de passe-ports et observé les pays étrangers, pour le comte de la France;

Un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye;

Un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus*;

Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait de vaudevilles entiers;

Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart de charge d'agent de change;

Enfin un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rentes, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que seul dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils

A vécu à vingt-deux sous par tête!

Se débat avec son tailleur et son bottier!

N'est rien!

A des dettes!

Et s'est *crétinisé*!

Le malheureux s'écrie alors au sein de sa famille désolée, que pour avancer, il faut l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés in-

fluents, de trois ministres et de deux journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition !

Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières. Qu'on se le dise, qu'on se le répète !

SIXIÈME AXIOME.

Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est l'ÉTAT !

Pourquoi? direz-vous. Eh! bien,

parce que servir l'État, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser ! Aujourd'hui l'État c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne.

Servir tout le monde, c'est ne servir personne.

Personne ne s'intéresse à personne : un employé vit entre deux négations ! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, ni ami ; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier.

Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs de rente à l'homme

qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière !

IV.

Distinction.

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots.

Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province.

IV.

Distinction.

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots.

Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province.

Cette Physiologie nie complètement l'employé de province.

L'employé de province est heureux, il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau.

Il boit de l'eau pure, ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché.

Au lieu de faire des dettes, il fait des économies.

Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements* !

Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe.

Il est marié, dès-lors, il est invité,

recherché, sa femme et lui ; tous deux vont au bal chez le receveur-général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant.

On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants.

Il donne des soirées, et s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député.

Sa femme est bien gardée, elle est surveillée dans sa conduite par l'espionnage des petites villes; et s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait :

tandis qu'à Paris un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé, la province le dénature entièrement.

Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide nau-

fragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'aiguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes, sans chameau pour se consoler.

L'employé de cette Physiologie est donc exclusivement l'employé de Paris.

Ce livre ne comprend que cette classe de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expres-

sion qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or,

SEPTIÈME AXIOME.

L'employé de province est *quelqu'un*, tandis que l'employé de Paris est *quelque chose.*

Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.

V.

Les bureaux.

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation*** typographique, a écrit ce remarquable paragraphe :

« Les villageois n'ont pas de nerfs,

» comme on dit, mais ils sont impres-
» sionnables, à leur insu, et subissent
» sans s'en rendre compte, l'action des
» circonstances atmosphériques et des
» faits extérieurs.

» Identifiés en quelque sorte avec la
» nature au milieu de laquelle ils vivent,
» ils se pénètrent insensiblement des
» idées et des sentiments qu'elle éveille
» et les reproduisent dans leurs actions
» et sur leur physionomie, selon leur
» organisation et leur caractère indivi-
» duel.

» Moulés ainsi et façonnés de longue
» main sur les objets qui les entourent
» sans cesse, ils sont le livre le plus in-
» téressant et le plus vrai pour quicon-

» que se sent attiré vers cette partie de
» la physiologie, si peu connue et si fé-
» conde, qui explique les rapports de
» l'être moral avec les agents extérieurs
» de la nature..

» Celui qui révélera ces mystères aura
» découvert un monde. »

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase qui révèle plusieurs mystères.

La Nature, pour l'employé, c'est les Bureaux. Son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts.

Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la sen-

teur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau.

Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la poussière.

Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour les villageois, son observation tombe à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent.

Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments, nommés *Bureaux*, où le soleil

pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manège. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)

Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans dix pieds carrés, eux et leurs femmes, d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers, d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets, d'y pratiquer de petits jardins, et d'y *recevoir* une société quelconque !

Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entresols, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux,

contre lesquels les philanthropes réclameraient si l'on y enfermait des criminels.

Mais si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer qu'il n'y reste que sept heures; tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes ! Mais aussi quelle affreuse statistique serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens ! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires ! Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste: un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue et un peu philantrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait alors disconvenir qu'il y a bien quelque raison de suspecter l'intelligence des employés.

Le mot *crétinisé*, qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunés qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années.

Seulement il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce

métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D.

Ou pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison, découvrira un monde : il révèlera les mystères de l'univers administratif.

D'après ceci, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'administration française.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu.

En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des por-

tes percées comme les loges au théâtre d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles le solliciteur lit des indications incompréhensibles.

Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau. Il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet du sous-chef vient à droite où à gauche; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la restauration,

redevenu quasi-directeur et quasi-chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui.

Cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui l'homme d'état en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique) se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère.

Maintenant, il y a très peu de directions générales, séparées. Aujourd'hui tous les ministères ont centralisé

la centralisation, et se sont assimilé toutes leurs directions générales.

Par cette fatale réunion, les directeurs-généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce Directeur-Général des forêts ou des contributions, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Saint-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier, Molé, etc. se sont contentés de directions générales après avoir été ministres.

Si, en perdant son luxe, le directeur-général avait gagné en étendue administrative le mal ne serait pas énorme ; mais aujourd'hui cet ancien personnage se trouve à grand'peine conseiller d'État avec quelque vingt malheureux mille francs.

Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française ; si toutefois l'huissier n'a pas été réformé.

Si *les rois s'en vont*! ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

En style administratif, un Bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de

commis-rédacteurs, de commis d'ordre, ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef.

La division comprend un, deux ou trois bureaux quelquefois davantage.

Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine : enfin une banquette, sans nattes pour les pieds de grue du public.

Le garçon de bureau est assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson.

Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée.

Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau, de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif.

Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée.

Le papier de tenture est uni, vert ou brun.

Les tables sont en bois noir.

L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser.

Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois; l'homme à tempérament sanguin-bilieux n'a qu'une sparterie.

Le lymphatique qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tout bureau des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches

en toile, les gardes-vue, casquettes, calottes grecques, et autres ustensiles de métier; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies.

Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau; de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres il y a des lampes.

La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer, avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité.

Le bureau des passeports est la plus curieuse monstruosité du genre.

Il occupe une galerie.

Vingt employés sont rangés derrière une seule table; et en regard, sur un triple rang de banquettes, siègent les voyageurs vulgaires.

En attendant que, selon le mot de l'Ecriture, *ils soient commes des roues*, ils sont bien en repos devant les plumigères.

Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef, l'illustre Porte, qui, de sa table, domine cette assem-

blée d'administrés et de commis administrant.

Derrière lui sont quelques employés.

Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays; mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfèvres. En tout temps, même en hiver, il y a des ventilateurs.

Cette fabrique est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts! un milliard de souches à passe-ports! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers!

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au soliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent :

Les rideaux sont blancs ou en étoffes de couleur, en coton ou en soie ;

Les chaises sont en merisier ou en acajou, garnie de paille, de maroquin ou d'étoffes ;

Les papiers sont plus ou moins frais.

Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent ; dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et

tant de régimes, qui a subi tant de désastres.

Aussi de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des Administrations.

Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique.

On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charettes.

Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues; les tables les quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes :

C'est à la fois quelque chose qui tient

aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques.

Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans comprendre la fin! Enfin tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative :

VI.

De quelques êtres chimériques.

Le surnuméraire,
L'expéditionnaire,
Les commis,
Le sous-chef,
Le chef de bureau,

Le chef de division ;
nous avons à parler de quelques météores de la Bureaucratie, tels que le Bibliothécaire, le Secrétaire particulier, le Caissier, l'Architecte, le Missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très-peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent ;

Ils sont derniers possesseurs de sinécures, ce qui veut dire *sans souci* :

Ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux.

Les employés ne les aperçoivent, que

comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ Ier. *Le Bibliothécaire.*

A quoi bon une bibliothèque dans un ministère ? Quelqu'un a-t-il le temps de lire ? Est-ce le ministre ? est-ce le surnuméraire ? A-t-on fait la biblothèque pour le bibliothécaire ou le biblothécaire pour la bibliothèque ?

La plupart des ministres ont un bibliothécaire.

En faisant nommer l'un de nos poètes les plus distingués, bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant : —

Y a-t-il des livres ! — J'en ferai répondit le poète.

La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit un employé sous le bibliothécaire, lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter tous les moins, dans un sac, trois cents francs et un registre à signer, environ dix francs par jour.

Députés, pairs de France, ministres, rois, conservez ces sept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain

à quelques grands poètes, à de petits écrivains.

Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poètes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres! Songez qu'en juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France.

Et d'ailleurs! un bibliothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait

rentrer dans les coffres du trésor au moins mille écus de frais par an!

Dame Physiologie déclare, que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'Instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse, les systèmes, les projets etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des Affaires étrangères; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'Archives.

Le bibliothécaire d'un ministère pourrait devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc., relatifs à son ministère.

Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise.

Il lui faudrait vingt mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire pour que cette somme de science existât toujours. *Amen!*

§ II. *L'Architecte.*

J'ai vu dans Paris de cartes ainsi conçues :

M. Tel, architecte du ministère de l'Intérieur. ou de la Chambre des Députés, etc.

Quant à celui de la Chambre des Députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une *sinecure*, et cet homme sera certes un grand homme.

Ces places expliquent pourquoi en France nous bâtissons, démollissons, rebâtissons sans cesse, car les architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité de leurs places.

Sous l'ordre de choses actuel, il est de bon goût qee chaque ministère ait un architeete.

La flatterie a toujours été très-ingénieuse en France.

Sous Louis XIV, les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles.

Meudon, le palais de Louvois, n'est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince.

Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas; quand les employés n'y sont pas; quand les employés y sont l'architecte n'y est plus.

L'architecte est donc comme le bibliothécaire un être de raison dont la raison d'être n'est connue que du ministre

Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir un employé, ou

jusqu'à quel point un employé peut devenir artiste.

L'architecte est comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude, il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III. *Le Missionnaire.*

Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal, il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de com-

parer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers desquels ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance.

Ce problème, né de l'accouplement d'une république et d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission.

Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et des renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes.

Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison

de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin.

Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premier-Paris sont moins payés que les commis-voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gonverne-ment français.

L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des mémoires instructifs de Politique comparée, qui ont espionné très astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celle de l'Angleterre.

La Russie est très-magnifique aussi sur ce point.

Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'en-

dette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les Revues du gouvernement.

Cet article n'apprenant rien aux lecteurs, apprend très peu de chose aux ministres.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants des ministères.

§ IV. *Le Caissier.*

Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses.

Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère ! Cette place, conservée dans quelques admi-

nistrations (au ministère de l'Intérieur, par exemple), est la plus sûre de toutes.

Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison.

La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celles d'aujourd'hui sur le gouvernement, elle ne faisait pas, ce qu'on nomme en style de caissier, des économies de bouts de chandelle.

La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires, une indemnité dite de déplacement; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir.

Comment compter avec un homme

considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc. ? L'indemnité consistait en *vingt-cinq mille francs.*

La chambre, depuis le grand déménagement de juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies ; et comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux.

Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul ! On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait

éclaté, pendant que tous les employés tremblaient, se disaient : Que va faire le ministre ! va-t-il supprimer ou augmenter? l'un est aussi fatal que l'autre, augmenter, c'est souvent faire deux traitements d'un seul ; le caissier prenait vingt cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment du ravissement. Au : — Que voulez-vous? du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage ; et la femme du ministre, heureuse surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de mé-

nage. Aussi, en réponse à cette phrase: — Si son Excellence est contente da mes services, etc., il obtenait sa confimation dans son poste.

Le caissier à la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans conséquence : il se compte comme un *comptable,* il s'assimile à ses écus ; il reste alors, tapi dans sa caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution.

Quand on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure plate et bouffie d'un caissier de ministère, il n'a pas le moindre pli sur la peau !

HUITIÈME AXIOME.

Caisse, Graisse.

§ V. *Le Secrétaire particulier.*

Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparaît quelquefois avec lui.

Si le ministre tombe avec la faveur

royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener; sinon il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des Comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe.

Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre.

Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel, sa femme, son Ephestion.

Il connaît tous les secrets, raccroche les tièdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les *non* ou les *oui* que le ministre n'ose pas prononcer.

C'est lui qui reçoit les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère.

On se lamente et l'on rit avec lui.

Il joue le rôle d'homme compromis, amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs.

Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre il est discret comme un confesseur : il sait et ne sait pas, il sait tantôt tout et tantôtrien ;

Il doit avoir bon pied, bon œil; il dit de son ministre ce que le ministre ne peut dire ne peut dire de soi-même.

Enfin, avec lui le ministre ôte sa perruque et son râtelier, pose ses scrupu-

les et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.

Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'état, mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme.

Presque toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide-de-camp chez le général.

Son rôle est l'attachement, il est le Pylade du ministre; il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil.

Aussi presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune.

Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif, pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange à leur tête.

Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites.

Leur langage est plein de *mais*, de *cependant*, de *néanmoins*, de *moi je ferais*, *moi à votre place* (ils disent souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles.

Quand on pense au nombre infini

de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que dans un état monarchique on payerait cette utilité plus cher.

L'empereur Nicolas serait très-heureux d'avoir pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et.... fidèles!

Mais le secrétaire particulier ne s'obtient, ne se découvre que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif.

Dans la monarchie vous n'avez que

des courtisans et des serviteurs; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi flatté, caressé par des hommes libres.

Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus.

Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre comme de Socrate qu'il a un Génie familier.

NEUVIÈME AXIOME.

Un secrétaire particulier est un ami donné par le Gouvernement.

VII.

Le Surnuméraire.

Le surnuméraire est à l'Administration ce que l'enfant de chœur est à l'Église, ce que l'enfant de troupe est au Régiment, ce que le rat ou le comparse est au Théâtre : quelque chose

de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la *vache enragée*, l'art de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance.

L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'Administration, le surnuméraire; il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est.

Il n'y a que deux genres de surnuméraires : le surnuméraire pauvre et le surnéméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place; le

surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien.

Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'Aministration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur-général, qui l'initie à ce que Bilboquet ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'Administration.

On lui adoucit les horreurs du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi.

Le surnuméraire riche n'effraie jamais les bureaux.

Les employés savent qu'il ne les me-

nace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'Administration.

Le journalisme persécute assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent : mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection !

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire.

Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller.

Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure.

L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui.

Quand, par des causes bizarres vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez par un froid piquant, par une pluie, par un mau-

vais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare.

Dites : — C'est un surnuméraire! Il a déjà déjeuné, Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur des surnuméraires dure peu.

Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède

ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problèmatique et un traitement !

Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passes-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre: celui-ci a endossé une grave responsabilité ; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait

une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges !

Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député.

S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la chambre.

Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'état : tel est le commanditaire d'un journaliste puissant.

Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démision.

Les trois quarts des surnuméraires quittent l'Administration sans avoir été

employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : — J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place, où les jeunes gens qui se sentent la vocation.

Évidemment, le surnumérariat est, pour l'Aministration, ce que le noviciat est dans les Ordres religieux, une épreuve.

Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, où si vous voulez la maladie des bureaux.

De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du Gouvernement pour obtenir du travail gratis, est une institution bienfaisante.

Sur trente surnuméraires il en est donc sept qui se sont faits à l'*air du bureau*, qui ont si bien accoutumé leur main a écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance.

Le jour où ils ont émargé est une belle journée ; ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne

lé donnent pas tout entier à leur mère!

Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.

VIII.

Invocation.

Maintenant, apparaissez figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris; physionomies sournoises

ganaches, homme spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés, qui mettez nos régiments et nos flottes en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens!.. Et vous, passagers, attention? voici les matelots du bord, si, comme le prétendent le *Constitutionnel* et beaucoup d'orateurs, l'État est un bachot.

IX.

Variétés de commis.

DIXIÈME AXIOME.

Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié.

Le commis célibataire est généralement mauvais commis, et se distingue parfaitement de l'homme marié.

Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis ni aussi propre que l'homme marié.

Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'Administration et d'y rester, il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative.

Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une.

Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte.

Il ne pense qu'à lui : son ambition est démesurée, il veut trop, la marche de l'Administration ne lui convient pas.

Néanmoins il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants qui se conduisent avec une arrière-pensée ; ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés : si l'on fouillait leur vie privée, on les trouverait presque mariés.

Voici maintenant les différentes nuances qui différencient cette variété

de l'espèce humaine appelée à Paris un employé.

L'EMPLOYÉ BEL-HOMME. Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédacteur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux et quarante ans.

Il persiste sous une forme juvénile.

Pendant tout ce temps, il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque, il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue.

Aussi rit-il pour montrer ses belles dents.

Il déjeune d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la taverne de Lucas.

Tout est sacrifié à la toilette extérieure.

Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, demi-collants, a plis ou à broderies ; il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais.

Il porte sa bague à la chevalière par dessus ses gants jaunes.

Tous ses habits ou redingotes lui prennent la taille.

Il se refuse des chaussettes, des chemises; mais il se fait friser tous les jours.

La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset.

La grande affaire de cet employé c'est de se promener avec un cure-dent à la bouche dans la grande allée des Tuileries, il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières.

Il espère qu'une jeune anglaise, une veuve, une étrangère, une femme quelconque pourra s'amouracher de lui.

La programme de sa vie est de rechercher les occasions, il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes de riches limonadiers auxquelles il fait la cour, en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel-homme a des principes fixes : à six mille francs de rentes, il épouse une bossue; à huit mille une femme de quarante ans; à trois mille une Anglaise.

Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes.

On l'a quelquefois surpris chantant

des romances dans quelques sociétés bourgeoises.

Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode.

Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide; et bien à tort : ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans les temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là.

Beaucoup finissent par se marier soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman

émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet.

Ces commis sont quelquefois hardis, ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard.

Les employés beaux-hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune,

La ganache. — L'employé ganache devient quelquefois rédacteur ou commis d'ordre.

Il est dans son plus beau moment, vers quarante-cinq ans.

Toujours marié, presque toujours sergent-major dans sa compagnie, il

loge dans un faubourg, où il a loué une maison et jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement, il est fier d'appartenir à l'Administration, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses et se vante de son insouciance en politique.

Adoptant l'opinion du *Journal des Débats*, le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir quel qu'il soit.

Sincèrement zélé, zélé sans arrière pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes.

Il reçoit chez lui un jour par se-

maine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la cave.

Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs.

La ganache est compatissante mais en paroles seulement, il est tenu par sa femme qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle d'ailleurs il est attaché.

Dans son salon, il a un salon sur la tenture vert-américain bordé d'un câblé rouge brille comme disait madame Grassini du buste de Napoléon, le *portrait du Gouvernement*; mais celui de Louis-Philippe ne vas pas sans celui de la reine.

Tout autour se voient le Convoi du pauvre d'après Vigneron, le Soldat-laboureur et le masque de l'empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris dont on s'est donné la carte.

La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite.

Le fils aîné doit succéder à son père dans l'Administration; le second fait ses études pour entrer à l'école Polytechnique.

Cet employé dit à son fils aîné : —

Quand tu auras l'honneur d'être employé par le Gouvernement...

Il regarde son chef de division comme un homme de genie, il le propose comme un modèle à son fils, en s'écriant : — Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard!

Si par hasard la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine.

Aussi quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé-modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience.

Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir, et la reprend gravement.

Dans sa correspondance administrative, il est roide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses.

Il ne fait au bureau que l'ouvrage du Gouvernement.

S'il ne blâme pas ceux de ses collégues qui s'y livrent à des travax AUTRES que eeux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille.

Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, pour les avocats, car il a surtout une belle écriture.

L'industrie de sa femme et la sienne le peu de fortune qu'elle a, ses appointements leur composent près de mille écus par an.

Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne.

La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle-mère le jour du mariage.

Sa fille lui brode des bretelles, il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu.

Il a été longtemps avant d'adopter les bottes.

On fête dans la famille les anniversaires, les saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels.

Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage, il va jusqu'au Père-la-Chaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an.

Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il *boursicote*, afin de satisfaire un désir qui s'accroit de violence d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse !

NOTE *pour les grandes dames qui liront cette Physiologie.*

Le ménage de ces employés est parfaitement tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue le père a la tenue d'un riche bourgeois.

Le père, la mère, les enfants ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une *belle* éducation.

Quand on y donne à dîner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes ; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés : le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin ce ménage a toujours vingt-cinqlouis dans son secrétaire.

Toute cette honnêteté sagement or-

donnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus.

Que le diable emporte cette physiologie si ce n'est pas vrai... Et la femme ne peut pas être autrement que vertueuse !

LE COLLECTIONNEUR. Les travaux administratifs sont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis dont l'esprit n'est pas tout-à-fait éteint compensent les ennuis du bureau par quelque passion.

Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet

employé, il a une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants.

Assez maladif, d'ailleurs, il a les cafés, le cigare et l'équitation en horreur; il se couche à dix heures et se lève à sept; il va rarement au spectacle; il joue du flageolet ou de la *flûte traversière*, et s'est fait prendre pour fifre dans la garde nationale afin de ne pas passer les nuits au corps-de-garde. Il a des collections! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons; les *Scènes de la Vie privée des Animaux* illustrées par Grandville, le *Don Quichotte*, le *Florian*, les *Français peints par eux-mêmes*, même les bibliographies, tout

ce qui se livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur, mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier.

Il achète les lithographies de la maison Aubert, et en général, tout ce qui, dans les arts ne dépasse point 50 centimes.

Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il *acquiert* dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent sous pour tous ses lots.

Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysages, de modèles en terre cuite, de pétrifications de la fontaine de Saint-Allyre de Clermont.

Il a des régiments de petites bou-

teilles où il met des barytes, des sulfates, des sels. Il dit : Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons séchés, des médailles.

Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance.

Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rentes, qu'il compte joindre avec sa pension ; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste ou dame de compagnie avec laquelle il se retirera tôt où tard à la campagne.

Quoique recherché par les mères de

famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisettes, ne se laisse pas séduire.

Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siège, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorrhoïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait le dimanche des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe.

Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Montparnasse.

Cet employé devient souvent sous-chef.

L'EMPLOYÉ HOMME DE LETTRES. — Cet employé est un finot qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les surnuméraires.

Il est d'ailleurs protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premières représentations ; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles. Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres lui permettent de donner des billets à ses collègues et des loges au chef de bureau.

Il fait à peu près le nécessaire pour palper ses appointements ; mais il ne travaille qu'à ses pièces.

Dans les associations dramatiques, il est le piocheur, celui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde une coupure.

Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute.

L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement au milieu de sa carrière administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maîtresse, il empêche des articles contre les députés ou contre son directeur-général.

Il a toujours la croix de la Légion-d'Honneur.

Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué.

D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie.

Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court.

Il connaît tous les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au Rocher de Cancale, il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre avec ses tiers et ses moitiés de pièces.

Cet employé n'est pas marié, mais

il a *son affaire* au théâtre, on lui connaît un attachement.

Il n'a d'esprit que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé.

Ses collégues le trouvent bon enfant.

Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien; il y apporte des romans qu'il lit pour y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres qui fait des livres au lieu de faire des pièces.

Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il

expectore à peine un roman tous les deux ans, qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux : il travaille pour avoir le prix Monthyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle du vaudevilliste; mais il a la croix de la Légion d'Honneur.

Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle pour acheter son indépendance.

Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus; mais il se fie si peu à son ta-

lent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement : il finit quelquefois par ne plus écrire.

Le cumulard. Cet employé se recommande par son industrie.

Clarinette ou haut-bois, à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir ; et le matin il est teneur de livres chez un négociant, de sept à neuf heures.

En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs.

Il a une femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes.

Sa manie consiste à organiser des concerts où tous les employés de la di-

vision vont gratis, car il a besoin d'une excessive indulgence à cause des répétitions.

Comme il est très-bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales.

L'Administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre.

D'ailleurs il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre,

Sa femme qui est très-jolie et qui a quelque fortune a son indépendance.

Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de divi-

sion ; aussi le cumulard obtient-il de l'avancement.

Sa femme reçoit les mercredis, et joue la femme comme il faut.

Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre.

Ses enfants ont des demi-bourses.

Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur.

C'est un gros bon homme, assez *hurluberlu*, comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens.

Le chef de bureau, menacé de près par lui, dit que c'est un homme très-fin. Le cumulard est travailleur, il a de

l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'USURIER. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : il est ou pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil véron ; ou présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge.

Il a le sang blanc ou le sang vicié.

Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts.

Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence à l'Administration, où il finit par faire son chemin.

Il ne rit jamais, il a les lèvres min-

ces, il est de bon conseil, mais sententieux.

Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations.

Ses pratiques le trouvent chez lui, de sept heures à neuf heures, excepté les quinze et les fin de mois, ou de cinq heures à six heures.

Sa soirée est un mystère.

C'est cet employé que l'on vient souvent demander et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il regarde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, et il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.

LE FLATTEUR. —Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend, et par la crainte qu'il inspire.

Il cause avec le chef de bureau, le chef de division; il les observe et s'insinue dans leur confiance; il finit par connaître leurs goûts, leurs caprices; il leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets; et si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois.

On dit alors qu'il est dévoué : il se

laisse en effet désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir, ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main.

On l'appelle le jésuite. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris !

LE COMMERÇANT. — Ce genre d'employés est assez commun.

La plupart ont des femmes qui sont ou de riches couturières ou des lingères, ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'Administration aime beaucoup ces sortes de gens : ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit.

Les femmes de ces employés sont aussi satisfaites que l'Administration, elles n'ont pas leur mari sur le dos pendant la journée, et sont maîtresses au logis.

Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages.

Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête.

En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre les livres de leurs femmes à jour, et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors

tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement.

Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute épicerie, la librairie.

Il y avait un employé au Trésor qui achetait les pièces de M. Scribe, et qui se nommait Pollet ; il achetait aussi des romans.

Mais quand le commerce devient trop intéressant, l'Administration a tort, et l'employé quitte la partie.

Quelquefois l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui

lui dévore ses capitaux, il reste alors employé malheureux.

Les gens graves de l'Administration disent alors que l'on a tort de faire deux choses à la fois.

Le proverbe : Il ne faut pas courir deux lièvres, court les bureaux.

LE PIOCHEUR.—Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires ; il pénètre les ressorts de l'Administration ; il aime son pays ; il possède la partie ; il fait des mémoires sur les difficultés.

Il est quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera ; mais il finit par être apprécié.

C'est, dit-on, un cheval à l'ouvrage ;

il emporte du travail chez lui, il furète dans le ministère; il ne fait pas autre chose que de l'Administration ; il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contre-amiral; et le sous-lieutenant, général.

Il a la volonté, il l'applique à l'Administration; rien ne le rebute, rien ne le décourage.

Chose étrange! c'est celui-là qui a des envieux, et pour lequel chacun est difficile.

Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui; comme, quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas.

Quelquefois le piocheur menace de quitter la *baraque* ou la *boutique*! on le retient, on le décore, et il arrive à cinquante ans à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux Chambres; et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fiscal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables.

LE PAUVRE EMPLOYÉ. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime.

Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus

hautes vertus, il demeure hors barrière.

Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté.

Ces deux êtres intéressants ont réussi, dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari.

Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie.

L'employé invente des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier.

Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière.

S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que devient ni sa femme ni son enfant.

Les ministres ne s'inquiètent en aucune manière de ces pauvres victimes.

X.

Résumé.

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de bureaucratie.

L'état payant très-peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une

double existence, de faire deux choses, de se partager entre l'Administration et une autre industrie ; en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement.

On se demande comment la maison Rotschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non-seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du grand Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt

commis, quand le ministère des finances en a plus de mille.

Les vingt employés des Rotschild travaillent dix fois plus que ceux du Trésor ; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnée à leurs efforts ; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur quoique très-honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette.

Autrefois, dans les ministères français, les efforts, les travaux pouvaient être récompensés : un ministère attendait le petit employé Colbert, Letel-

lier, de Lyonne. Aujourd'hui il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service.

Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs.

Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles puffs de la presse.

Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le Gouvernement et l'Administration : un ministre veut et ne peut pas,

il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats.

Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts.

On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre.

Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire n'agissent pas tous dans la pensée du gouvernement; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'Administration à Paris.

Un commis-rédacteur pourra très-bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Élysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme.

Un employé supérieur, un directeur qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'état, n'est presque rien dans Paris.

On a beaucoup perdu, en repoussant les costumes et les uniformes auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'état dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversation, en narrées, en disputes, en taille de plumes, en intrigues.

Ainsi l'état perd cinquante pour cent dans le travail. Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt.

Les variétés d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant voici les moteurs!

XI.

Le Chef de Bureau.

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis, se dresse en premier lieu la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'Administra-

tion ce que le colonel est dans l'armée. Mais, hélas ! il ressemble bien plus à un régent de collége qu'à un colonel.

On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative.

Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes.

Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même.

Il est presque toujours décoré, il a

peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise ; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière !

Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds ; mais le plus souvent ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie.

Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres.

Sachez bien que tous ont la conviction profonde des résultats qui sont consignés au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il

n'en est pas un qui ne vous dise : — C'est une drôle de chose, allez, que l'Administration !

Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique; ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout.

Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sourires et des regards si bien à eux, que, pour qui connaît bien les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, creusé comme

celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henri Monnier, il n'hésite pas et se dit : — C'est un chef de bureau !

Dans les bureaux, le chef est ou *chien* ou *bon enfant* : il n'a que ces deux caractères.

Le *chien* est dur, exigeant, tracassier, méticuleux.

Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits ; il est rogue, prétentieux avec le public, et avec ses employés absolu, tranchant ; il n'adoucit point les refus ; il y a chez lui du pro-

fesseur, du juge et de l'Académicien jaloux.

Le *bon enfant* est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper, il jouit d'une bonne santé.

Ordinairement les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe.

Ils sont aimables *avec les femmes*, ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise, ils dorent les pilules et font des réprimandes en faisant observer tout ce qu'elles leur coûtent à faire.

En général il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés.

Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de *vivre* à Paris.

XII.

Le Chef de Division.

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué.

Quand il prend le nom de directeur,

c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique.

Quant aux directeurs-généraux, ils se croient tous des hommes d'État.

Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature : car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications.

Jugez ce que tient de place dans l'Almanach royal :

M. Buireau-Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint-Ferdinand d'Es-

pagne, de Saint-Wladimir de Russie, troisième classe, et membre libre de l'Institut; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, et toujours le fantastique, *etc.*

Le chef de division protège ses employés; il leur permet de prendre l'air le *jour des Anglais*, qui est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs.

Ce digne homme rudoie les créanciers qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons qui peuvent rendre inutiles les oppositions sur les traitements, et quelquefois obtient du mi-

nistre le paiement d'une petite dette criarde.

Il s'efforce d'être le père de *ses* employés.

Les chefs de division sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre, ils sont donc l'âme des ministères, et gouvernent les ministres.

Le nerf, l'existence, la gloire du chef de division, c'est le Rapport.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes.

Insensiblement, les ministres ont fait comme les rois; puisque sept ministres sont aujourd'hui la monnaie d'un roi.

Maintenant les ministres, occupés de se défendre devant les deux chambres et devant la cour, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport.

Il ne se présente rien d'important dans l'Administration que, le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : —J'ai demandé un rapport.

Le rapport, c'est pour l'affaire et pour le ministre, ce qui est le rapport à la chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins de partialité ; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour

avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher ; mais non, le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la chambre jusqu'à la loi.

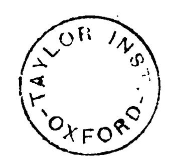
Tout se discute, se balance et se contre-balance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire, la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports, elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir.

Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates règnent.

Un ministre vous a donné les plus

belles assurances, vous revenez dans les bureaux, on vous dit :—On fait le rapport au ministre. Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez-vous? De là cet axiome :

DIXIÈME AXIOME.



Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti.

Quoi qu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain.

Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapport et que les décisions étaient spontanées.

Le chef de division marche sur deux béquilles, le Rapport en est une, le Mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer, comment faire? Le directeur des colonies passe un an à prépa-

rer un mémoire où la possibilité est établie, où les ressources sont indiquées.

On met le mémoire dans un carton, il y dort; ou, si la chose est urgente, on passe immédiatement à l'exécution.

Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler l'eau de la mer, le ministre demande un rapport.

Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible, la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre.

Il propose de nommer une commission de savants : l'homme ennuyé va en Angleterre, et vend son procédé.

Avez-vous compris? Voilà le chef de

division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.

XIII.

Le Garçon de Bureau.

Sous cette pyramide humaine, en haut de laquelle est le ministre, se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore ; cet homme, c'est le garçon de bureau !

Le garçon de bureau peut très-bien le soir devenir changeur de contre-marques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir.

Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier ; mais comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs-géneraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très-rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques,

ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'Administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés, ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer : ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font d'ailleurs les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au Mont-de-Piété pour les employés, achètent les reconnaissances et prêtent sans intérêt.

Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre en y joignant une gratification : les sommes sont légères, les temps de prêt très-courts, il s'ensuit des place-

ments à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs.

Enfin leurs femmes sont garde-malades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans

des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris.

Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs, ayant une maison dans Paris.

Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, car le vrai philosophe est rare ; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations.

Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux,

leur petite politique ; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent.

Si le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois, s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : *Ote-toi de là que je m'y mette* ! qui dirigea la conduite de tous

les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble.

Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages.

Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère, a entendu le dialogue suivant entre deux garçons : — Hé bien, comment va le tien?

Il s'agissait d'un chef de division.

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire, il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière.

Il reçoit sans faire attendre, pas la moindre dignité.

Moi, je suis obligé de lui dire : Mais, monsieur, monsieur le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout ! je trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit. Et le tien ?

— Le mien, oh ! j'ai fini par le former, il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... mais ça n'a pas le grand genre ; il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant.

Il emporte le papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée.

— Eh ! quel gouvernement, mon cher !

— Oui, tout le monde carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas !...

— J'en ai peur ! Les chambres sont bien près regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien ! ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

XIV.

Le Retraité.

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les Administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : —Ah ! quand aurai-je fini mon

temps! quand pourrai-je quitter! quand pourrai-je prendre ma retraite! J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis! J'irai vivre à la campagne!

Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront! ils feront place aux jeunes!

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars, et des acteurs; ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de *judiciaire*.

Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il

se chante un nocturne invariable : — Quelle injustice ! je commence à joindre les deux bouts, je viens d'établir ma fille, j'ai de l'expérience, l'état peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque cho;e que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève la moitié de votre *avoir*. Et que faire ? est-ce à cinquante ans que l'on prend une carrière ?

L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière ; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cram-

ponne à son fauteuil comme un condamné à mort s'attache à la charrette.

Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ses cartons, cette atsmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour.

—Que vais-je devenir, avec cet homme là chez moi toute la journée! dit sa femme.

A quoi l'occuper? Il est si tatillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle! Allez, dit-elle à ses amies, vous ne le connaissez pas! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps, mais après?

Une femme de quarante-cinq ans a

généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans.

Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles.

L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures; puis il flane, il atteint péniblement son dîner; mais une fois là, tout est sauvé. Le soir il fait sa partie, il va en société.

Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pêche, occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau.

Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, perdent leurs fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises.

Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques.

Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen; ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils n'ont pas le ver mais le carton solitaire ; ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela ne les impressionne.

La mortalité sur les employés retraités est effrayante.

Ce mot: — Le père *chose* est mort!

retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un : — Tiens ! ou : — Eh bien, ça ne m'étonne pas.

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint : — C'était un drôle de corps !

— Oh ! oui.

— Figurez-vous que le père *chose* écrivait un journal de sa vie, il écrivait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même...

— Bah !

— Parole d'honneur, il faisait des ronds devant le jour du mois à son almanach !

— Pas possible !

— Sa femme me l'a dit ! — C'était bien leste ! dit le loustic du bureau.

Ou bien : — Le père *chose* avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur, il avait l'hiver dans le ventre.

Il est entré un matin et nous a dit : Ma mère est morte ! absolument comme il aurait dit : — Je me suis acheté ce petit pain de seigle.

Il dormait toujours.

En travaillant il s'endormait, sa plume qu'il tenait toujours faisait des points sur son papier.

Ou bien : — Le père *chose* était un fameux farceur ; il buvait de la tisane

quatre mois de l'année sur douze, il avait du malheur.

—Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat! Il était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde: — Qu'y a-t-il pour votre service? Poli comme une bûche.

MORALITÉ DE CETTE PHYSIOLOGIE.

En sorte que vous arrivez dans un bureau pour une affaire grave, et vous trouvez un monsieur qui dit : Ça ira bien sur l'air de Vive la lithographie!

Si votre affaire est en suspens, la sienne est en musique.

Vous venez pour une réclamatian pressante, vous ne trouvez pas le sous-chef; mais le soir, à l'Opéra, un ami vous montre une vieille figure d'ange soufflant à l'orchestre dans un cornet à piston, et vous dit : —Voilà de qui dépend ton affaire.

Vous espérez avoir des bourses pour votre fils, pour votre neveu, pour l'orphelin d'un capitaine, et vous trouvez dans la cour un employé qui les vide.

Au Trésor, vous venez recommander un ami à un homme qui vous recommande l'établissement de sa femme.

ONZIÈME AXIOME.

La vie des bureaux est double.

Quand on se destine à l'Administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue.

Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur général ou chef de division.

L'antichambre de l'Administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

DOUZIÈME AXIOME.

Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'état il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'état.

L'état vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'état.

On travaille peu parce qu'on reçoit peu.

La Chambre veut administrer, et les administrateurs veulent être législateurs.

Le gouverneur veut administrer, et l'Administration veut gouverner.

Aussi les lois sont-elles des réglements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.

Il y a une réforme administrative à faire.

Les traitements, les pensions et ren-

tes, qui n'existaient pas avant la révolution, forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop.

Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres! Pauvres pays, qui marchent sans les deux chambres, sans la liberté de la presse, sans le Rapport et le Mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés (il n'y a pas cent employés à Vienne dans les bureaux de la guerre), et qui ont des armées, des flottes, et qui font des chemins de fer sans les discuter.

Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des patries? Ces gens-là pour-

tant ont une politique, ils ont une petite influence; mais ils n'ont pas le *progrès des lumières*, ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il n'y a que le peuple français de spirituel.

Quand un employé français supérieur voyage, il n'en revient pas : il ne sait pas comment on peut se passer de chefs de division, de directeurs-généraux, de ce bel état-major, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon qui avait bien ses raisons pour créer des places.

L'Académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix

pour qui résoudra cette question : *Quel est l'état le mieux constitué de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de chose avec beaucoup d'employés?*

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé par le *Constitutionnel l'horizon politique.*

PROPOSITION.

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attribu-

tions des employés sous la république, attendu qu'on nous a promis un trône environné d'institutions républicaines.

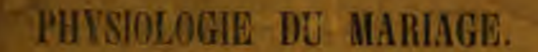
FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES PETITES MISÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.



PETITES MISÈRES

DE LA

VIE CONJUGALE

PAR

H. DE BALZAC.

III

PARIS,
GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS
EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,
33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.
1846

PARIS.—IMP. DE E. BAUTRUCHE, r. de la Harpe, 90.

